3. 65

FRC 1,895,1
Case
FRC
16817

DISCOURS

Prononcé à Saint-Florentin, par le citoyen CROCHOT, *Curé de Germigny, le 22 Novembre 1792, l'an premier de la République Françaiſe, dans la Séance de l'Aſſemblée Electorale, qui en a voté la mention honorable au Procès-verbal, & en a ordonné l'impreſſion.*

Citoyens Electeurs,

Tranquille dans mes foyers, au ſein de ma paiſible ſolitude, je me doutois bien peu que vous m'appelleriez à l'Adminiſtration. Je ne ſuivrai pas une route trop longtemps battue; je n'aurai pas recours à la flagornerie, à ces éloges ſtériles & déſavoués par le civiſme, pour vous dire ma reconnoiſſance. Je vous admire aſſez pour ne vous l'exprimer qu'en déroulant ſous vos yeux des vérités utiles.

Tant qu'une Nation n'eſt pas organiſée, les places

THE NEWBERRY LIBRARY

66

ſont toujours alarmantes ; les plus beaux jours s'écoulent rarement ſans nuages ; chaque individu ſoupire après un Gouvernement favorable à ſes goûts, à ſes opinions, à ſes intérêts : delà les diviſions inteſtines & les troubles qui agitent la nation. Ajoutez à cette criſe de l'Etat, les guerres étrangères, le prix exceſſif des ſubſiſtances, les inquiétudes & les déchiremens qui en ſont la ſuite, & vous ſentirez combien les fonctions adminiſtratives ſont périlleuſes.

Mais ces conſidérations ne ſont pas les plus effrayantes. La République n'eſt encore que dans ſon aurore, à peine a-t-elle reçu le premier ſouffle de vie. C'eſt à l'Adminiſtrateur à prendre ſoin de ſon enfance, à couvrir ſon berceau, à la préſerver des dangers innombrables qui l'entourent, & à concourir à lui donner cette Conſtitution forte qui puiſſe réſiſter aux ſecouſſes des révolutions & des tems.

Je ne ſais ſi on y a bien réfléchi : ce ſont les Communes des campagnes qui, en raiſon du nombre, vont, par la ſanction, faire la loi au reſte de la France, à nos ſuperbes Cités, aux Députés même de la Nation qui n'auront que l'initiative : mais les Adminiſtrateurs ſont les aſtres que le peuple va prendre pour guides ſur cette mer inconnue : ſi ces aſtres ſe cachent, ſi des nuages ſombres les couvrent, s'ils ne jettent qu'une lumière incertaine & trompeuſe, s'ils égarent ou laiſſent le peuple dans une nuit profonde, on ne peut que déſeſpérer de la choſe publique.

Le patriotiſme le plus brûlant ne ſuffit pas dans ce moment de régénération ; il faut que le génie l'accompagne, que l'hiſtoire des Gouvernemens & des Inſtitutions de tous les peuples, l'éclaire,

que les causes qui ont amené la prospérité & la chûte de tous les Empires dirigent sa marche. Non, l'intrigant qui se porte dans les places Administratives, n'en connoît pas les devoirs immenses, ou n'a pas l'intention de les remplir. On doit le repousser avec l'indignation qu'il mérite.

Les Corps administratifs sont les canaux de communication entre le Peuple & l'Assemblée Nationale. Ils sont destinés à porter dans le sanctuaire des loix, les vœux & les besoins de la Nation, & à faire refluer dans toutes les parties de la République, le tribut de bonheur qu'on doit en attendre. Ce sont comme des fleuves bienfaisans placés de distance en distance sur la terre de la Liberté, pour distribuer sur toute sa surface, l'abondance & la vie.

Aussi, les branches de l'Administration sont-elles effrayantes par leur diversité & leur étendue; l'agriculture, la circulation des denrées, le commerce, les arts, les manufactures, les routes, les canaux, les travaux publics, les contributions: je ne finirois pas, si je suivois sous vos yeux toutes les ramifications de ce grand arbre.

Mais, ce qui doit fixer avant tout les regards de l'Administration, c'est l'harmonie civile altérée dans presque toutes les parties de l'Empire. On se conduit dans les saints engagemens du pacte social, comme dans la condition de l'homme sauvage. Les loix agraires si funestes au repos & au bonheur des Romains, n'eurent le plus souvent pour objet que les terres conquises sur les Nations étrangères. Les Tribuns insatiables de pouvoirs, agitoient le peuple, & prétendoient que tout citoyen, sans être sorti de son oisiveté, y avoit un droit égal à ces généreux défenseurs de la patrie

qui les avoient arrosées de leur sang. Mais presque jamais dans les Assemblées de ce peuple célèbre, on ne parla d'enlever aux citoyens, les propriétés antiques qu'ils avoient apportées dans l'association. L'homme oisif, dissolu & pervers troubleroit toujours le citoyen frugal, économe & laborieux, demanderoit à partager sans cesse le fruit de ses sueurs, & l'homme en société seroit plus malheureux que l'habitant des forêts qui n'a à craindre que les tigres du désert, tandis que l'homme environné de ses semblables a souvent à redouter des monstres plus féroces.

On ne réfléchit pas assez au principe fondamental du Corps politique. On confond l'état de nature avec l'état social; telle est la source de cette anarchie désorganisatrice qui peut plonger la France dans un océan de malheurs.

C'est à l'Administrateur à placer entre la Liberté & la licence, une ligne de démarcation si distincte, qu'on ne puisse plus s'y méprendre. Son devoir le plus sacré est d'éclairer ce bon peuple qu'on agite en tout sens comme les flots; de lui donner une idée juste & lumineuse de la liberté qu'il a conquise & qu'il ne connoît pas. Il importe de lui montrer qu'elle est l'ouvrage des Loix, qu'elle prend naissance & disparoît avec elles; que si les conventions sociales cessent d'être respectées, l'homme tombe dans le plus affreux esclavage, & devient la victime de la cupidité vorace & des passions insatiables de tous les êtres qui l'entourent.

Permettez moi d'emprunter un instant le pinceau d'un artiste habile. La Liberté, dit le philosophe Génevois, est un aliment de bon suc, mais de forte digestion. Je ris de ces peuples qui se laissant ameuter par des ligueurs, osent parler de liberté, &

s'imaginent que pour être libres il suffit d'être des séditieux. Sainte & fière Liberté, s'ils savoient à quel prix on t'acquiert, on te conserve, combien tes loix sont plus austères que n'est dur le joug des tyrans, ils te fuiroient avec effroi comme un fardeau prêt à les écraser!

Le Gouvernement Républicain que nous avons adopté, demande les mœurs les plus austères. Le principe qui le fait mouvoir est la vertu ; c'est le règne des loix plus impérieux que celui des plus sévères despotes. On peut quelquefois adoucir la férocité d'un tyran, mais la loi est inflexible. Un Magistrat d'Athènes, un Membre même de l'Aréopage fut condamné à mort pour avoir violé l'hospitalité en ôtant la vie à un animal innocent qui s'étoit réfugié dans ses foyers.

Mais, comment l'Administrateur parviendra-t-il à rétablir l'ordre dans le système social ? c'est spécialement par la promulgation & par la propagation des loix, objet si essentiel & si négligé jusqu'alors. N'en doutons pas, si le sang a coulé sur le sol de la France ; si le peuple le plus doux, le plus poli, le plus humain de l'univers s'est porté à des excès, l'ignorance des loix, en est le principe. La sagesse qu'elles respirent est bien plus propre à arrêter le bras du perturbateur que toutes les forces de la Nation.

Les Administrateurs sont les prêtres de la Loi. C'est à eux à la graver dans les cœurs, à étendre son culte & son empire. Des adresses lumineuses & touchantes doivent accompagner les Décrets jusques sous le chaume, en faire connoître les avantages, & en développer l'esprit à toutes les classes du peuple.

Mais le grand art des plus fameux Législateurs

du monde, a été d'appuyer les loix sur la Religion ; celui qui ne connoît pas ce ressort important, ne doit pas se promettre de contenir le peuple, ni se mêler d'instituer une nation. Les Loix abandonnées à leur propre force, n'ont pas assez d'empire, elles ne deviennent des leviers puissans, qu'autant qu'elles ont leur point d'appui dans les Cieux.

» Jamais Etat ne fut fondé, dit l'Auteur du » Contrat Social, que la Religion ne lui servit » de base. » La caste des philosophes & des sages est la moins nombreuse, & celle qui peut se passer plus facilement de législation. Mais c'est ce peuple immense des campagnes, qu'il faut envisager avant tout. Non, jamais l'enchaînement des principes d'ordre & de bonheur ne pourra être saisi par des êtres dont le travail remplit tous les momens, & qui ne voient dans les loix qu'un frein qui les gêne. Hé ! ne sait-on pas que l'homme est entraîné vers ce que la loi défend ? Quand la passion parle, toutes les combinaisons philosophiques se taisent & toutes les craintes humaines s'évanouissent. Il faut qu'un ressort plus puissant retienne l'homme dans le devoir ; il faut que la Religion intervienne & présente des récompenses à ceux qui observent la loi, des peines à ceux qui la transgressent. Il faut que l'homme, dans les ténèbres comme au grand jour, soit toujours placé sous les yeux des Dieux immortels. Il faut que la Constitution & les loix ne paroissent pas même être l'ouvrage des hommes, mais des émanations de la Divinité. Celui qui mépriſe le Ciel, ne craint point les Loix, ne respecte pas les Autorités constituées.

Si on veut donc établir la République sur des fondemens durables ; si on veut que le sang ne

rougiſſe plus nos contrées, il importe de lier les loix à l'Être ſuprême, de les identifier à la Divinité. C'eſt par-là qu'on ne diſtinguera plus dans l'Etat qu'une ſeule Religion, la religion des loix.

Alors, il y aura unité dans le Gouvernement; la loi civile ne ſera plus que la loi divine, & l'Etat ſera tout-à-la-fois le plus fort & le mieux conſtitué.

Or, c'eſt à l'Adminiſtrateur à élever le peuple à la hauteur des grands rapports qui uniſſent le Ciel à la Terre, les Sociétés à l'Être ſuprême, la Patrie préſente à la Patrie éternelle. Mais il ne faut pas confondre la vraie religion avec certain culte du Prêtre ſuperſtitieux, intolérant, inſociable, inhumain. La Religion divine élève ſon vol ſur toutes les Sectes, & plane ſur tous les Cultes. C'eſt le plus fameux eſſor du génie, que de pouvoir s'élever juſqu'à ſa ſublimité; c'eſt le chef-d'œuvre de l'art politique. Il a fallu une trempe d'ame plus qu'humaine, pour l'imaginer, & ſon immortel Auteur eſt le plus fameux Légiſlateur qui a paru & qui ſe montra jamais dans le monde. Les Moïſe, les Lamas, les Licurgue, les Solon, les Numa, les Mahomet, n'ont inventé que des Religions nationales qui ne convenoient qu'à un climat, qu'à un peuple. Cette Religion céleſte convient à tous les hommes, à toutes les régions du globe, à tous les tems; elle embraſſe toute la terre; elle appelle tous les hommes à la liberté, briſe les fers de tous les peuples, préſente la plus pure morale, les plus belles maximes & la plus parfaite démocratie dont les livres des plus grands hommes & les annales du monde aient jamais laiſſé le ſouvenir. Elle fonde ſur l'Egalité ſa grande aſſociation, & ne poſe pour la gou-

verner, qu'une seule loi, l'amour de la Divinité, qui forme son code politique; l'amour de ses semblables ou de la Patrie, qui renferme tout son code civil. Quelle simplicité, & en même tems quelle étonnante sublimité! Un seul ressort conserve le monde physique & dirige le monde moral. Dédaignant dans son institution toutes les forces humaines & toute la politique du monde, elle donne pour unique base à sa grande République, la vertu. Sa bienfaisance ne fait pas acception du Musulman & de Sarme, l'ennemi le plus implacable. Le remord compose tout son code pénal. Quand ce ressort puissant est usé, tout est perdu, le citoyen est mort à la patrie. Enfin, cette Religion sublime ne fait de toute la terre qu'une seule & même famille, une société de frères; de toutes les associations de l'univers, qu'un vaste Etat qui ne connoît d'autre Souverain que le peuple sur la terre, l'Être suprême dans les Cieux.

Les Droits de l'Homme, tant vantés dans notre régénération, émanent de la philosophie évangélique; & les plus grands efforts des petits êtres qui outragent la religion, est de pouvoir se rapprocher des principes immuables & éternels qu'elle inspire.

L'Administrateur qui chercheroit à l'avilir, à l'arracher du cœur des peuples, seroit le plus cruel ennemi de la patrie, & n'annonceroit qu'un génie étroit, borné, ignorant du principal ressort de la législation. César ayant avancé dans la tribune que l'ame étoit mortelle, le savant & vertueux Caton ne s'amusa pas à le réfuter, mais il montra qu'il enseignoit une doctrine pernicieuse à l'Etat, & le dénonça comme un mauvais citoyen. L'incrédulité desséche l'ame, la resserre, la dégrade.

73

La Religion lui donne de l'énergie, de la ſublimité, diviniſe en quelque ſorte les hommes & ſait en faire des dieux.

Ainſi, les biens que les Adminiſtrateurs peuvent opérer ſont immenſes, les maux qu'ils peuvent cauſer, incalculables. Ils tiennent entre leurs mains les deſtinées de la France, & par ſon influence, de toutes les nations de l'univers.

Si le peuple fait par votre organe, des choix, citoyens Electeurs, & porte des hommes à l'Adminiſtration, ce n'eſt pas pour les faire jouir à loiſir des bienfaits non mérités de la République; il ne les élève plus haut, que pour qu'ils puiſſent découvrir de plus loin les beſoins des Adminiſtrés. Avec quelle bonté, avec quelle affabilité ne doivent-ils pas accueillir ces cultivateurs précieux juſqu'ici trop oubliés, qui embelliſſent la nature, qui fécondent nos ſillons, qui enrichiſſent la patrie? Sans eux, ces Villes tant vantées, ces Cités orgueilleuſes ne ſeroient bientôt qu'un vaſte tombeau.

Qu'il me paroît grand ce Laboureur utile, lorſque courbé ſur ſa charrue, il confie à la nature ces ſemences conſervatrices des ſociétés & des Empires. C'eſt dans ſon azyle reſpectable où les mœurs chaſſées par-tout, ſe ſont réfugiées; & ſans lui, connoîtroit-on la vertu? Il ne ſçait pas diſcourir avec emphaſe, comme nos lâches pédagogues du dévouement à la choſe publique: mais il ſçait s'arracher à ſes travaux, terraſſer l'ennemi, & mourir ou ſauver ſa patrie. Que l'exemple des Romains nous apprenne à vénérer ces bienfaiteurs des nations.

Quelle honte pour les Adminiſtrations, ſi ces hommes, accablés, écraſés juſqu'à nos jours ſous l'ancien régime, venoient à regretter un règne de

fer juſtement abhorré ! quelle infamie ! quelle calamité ! ſi les Adminiſtrations nouvelles étoient moins expéditives que les anciennes, & plus péſantes ſur les Adminiſtrés que ces Intendans dont on ne ſe rappelle le ſouvenir qu'avec horreur, que ces vampires qui ne s'abreuvoient que du ſang des peuples. L'économie ! l'économie !.... La dilapidation a briſé le Trône, elle renverſeroit la République ; depuis trop longtems les veines du peuple ſont ouvertes, il eſt tems de les fermer.

Mais ce n'eſt pas aſſez, l'Adminiſtrateur doit encore faire prendre racine au Gouvernement républicain, le ſeul digne du ſage. Il faut que les hommes ſoient bien méchans ou bien ſtupides pour avoir beſoin d'être enchaînés comme des bêtes féroces, ou garrotés comme des animaux dépourvus d'entendement. Qu'il eſt doux de ne connoître au-deſſus de ſoi que les Loix qu'on s'eſt données ; d'être membre du ſouverain, d'en exercer les droits ſuprêmes !

Oui, la Liberté, la ſainte Liberté, eſt fille du Ciel ; telle que l'Être ſuprême la donna à l'homme, il doit la remettre à ſon bienfaiteur dans ſa pureté primitive à la fin de ſa carrière ; l'aliéner, c'eſt renverſer l'ordre, les loix éternelles ; c'eſt enlever la moralité aux actions humaines, c'eſt plonger la vertu dans les fers.

Voyez dans la nature l'être qui a joui de la liberté ; en vain la main de l'homme lui offre une nourriture abondante & toutes les délices de la vie, il les dédaigne. La richeſſe de ſa priſon, ſes chaînes dorées, ne le conſolent point ; il pouſſe une voix plaintive, des accens douloureux, les yeux toujours fixés vers les forêts, vers l'étendue des plaines, vers l'immenſité des eſpaces ; il ſe

refuse à tous les soins qu'on lui prodigue ; il n'écoute que le sentiment de ses peines ; il soupire jusqu'à ce que la mort termine sa trop malheureuse existence.

Tel est l'homme dans la pureté de la nature, lorsqu'il n'est pas encore corrompu par l'or, dégradé par la volupté, avili par la molleſſe ; lorsqu'il n'est pas encore infecté des vices de l'esclavage. L'histoire nous apprend qu'un Spartiate, transporté à la cour des Perses au milieu des festins & au sein des délices, se mourroit de douleur ; ah ! dit-il au Satrape qui lui en faisoit le reproche malin, je connois tes plaisirs, mais tu ne connois pas les nôtres.

Un grand intérêt va occuper la Nation : établira-t-on des Républiques fédératives, à l'imitation de la Grèce ? L'Assemblée Nationale retracera-t-elle celle d'Amphiction aux Thermopiles, si célèbre dans l'Antiquité ? Question importante que j'ai soumise à votre sagesse dans l'Ouvrage que je vous ai présenté sur la Convention au moment où vous l'organisiez. Il n'y a sans doute qu'une faction ennemie des grandes destinées de la France, qui pourroit proposer le fédéralisme, système désastreux qui amèneroit inévitablement la ruine de la République. La France ne doit former qu'un corps unique, dont l'Assemblée Nationale doit être l'ame. C'est à l'Administrateur à donner tous ses soins pour qu'aucun rameau ne se sépare de cet arbre majestueux, à se consacrer tout entier, à s'immoler même à son indivisibilité.

Si nous sçavons être sages, si nous profitons de la funeste expérience des peuples qui ont voulu s'aggrandir ; si nous nous rappellons que les fers

de Rome furent forgés dans les armées victorieuses ; si nous réfléchissons qu'une République bien constituée, doit encore plus craindre les conquêtes que les défaites, & que le corps politique, aussi-bien que le corps humain, a ses limites marquées par la nature, au-delà desquelles il ne forme plus qu'un monstre incapable de conserver des principes de vie. Si nous cessons de porter nos subsistances, notre numéraire, nos richesses nationales, sur la terre de l'esclavage ; si les bornes assez reculées de la France, sont pour nous les colonnes d'Hercule ; si nous renonçons réellement à toute guerre offensive ; si toute la Nation se lève à la fois & debout devant l'Europe étonnée, enchaîne la victoire & la paix, ou donne tout son sang à boire aux tirans féroces acharnés à la dévorer ; si nous dirigeons l'opinionplus forte que les loix, vers la bienfaisance, les mœurs douces, & vers les vertus sociales & paisibles, nous pouvons former une République unique, la plus parfaite, la plus digne d'admiration, qui ait encore figuré sur la surface de la terre.

L'extinction des Ordres qui ont causé tant de dissentions dans les Républiques anciennes, & qui enfantent tant d'orages dans les modernes, les grandes vérités & les principes sublimes sur lesquels nous avons appuyé les bases de notre régénération, ont étonné l'Univers. Cependant, tous les peuples nous regardent avant de nous imiter : ce ne sont pas nos conquêtes qui les ébranleront, mais la beauté de nos institutions, le calme de notre Empire, & la sagesse de notre Gouvernement : les grands principes de la raison, voilà les armes avec lesquelles nous subjuguerons toute la terre. C'est à l'Admi-

nistrateur à les propager, à changer les mœurs, les usages, les opinions. Si nous sommes encore tout ce que nous étions sous les despotes, si nous avons encore tous les vices de la monarchie, en vain nous vanterons-nous d'être constitués en république.

Faisons revivre parmi nous les institutions qui rendirent les Romains & les Grecs de vrais républicains. Fermons ces théâtres qui efféminent & qui énervent les citoyens. Appellons les hommes en plein air, c'est là leur destinée. Ouvrons de vastes cirques, renouvellons les Jeux Carniens-pithiques, Olympiques....; décernons des couronnes civiques aux savans, aux grands hommes, à ceux qui portent à la plus haute perfection l'éloquence, les arts, les découvertes utiles, l'agriculture, la vertu. Accordons aux Généraux & aux Guerriers-vainqueurs, les honneurs du triomphe: que les Pyndares immortalisent les grandes actions & les héros français. Etablissons des fêtes nationales qui rappellent les évènemens les plus chers à la révolution, des institutions publiques qui fassent passer l'amour de la patrie dans l'ame, dans les veines, dans le sang des citoyens. C'est par là que les Français s'attacheront à la Constitution, que les étrangers se porteront en foule au milieu de nous, & que la République s'élévera à un degré de prospérité & de gloire qui étonnera l'Univers.

Mais le système social le plus parfait, laisse encore à désirer. Si les Gouvernemens arbitraires sont fertiles en abus, & funestes à la liberté, le Gouvernement républicain est sujet aux orages dans le calme le plus consolant; souvent tout-à-coup des nuages se forment, s'épaississent, les passions

s'irritent, les esprits s'agitent, les intérêts s'entre-choquent, le soulèvement devient général.

C'est alors où l'Administrateur doit développer un grand caractère ; toujours ferme dans son poste, il ne voit que le devoir. La loi est le rocher qu'il embrasse : si la violence des flots l'emporte, il surnage ou périt avec elle. Comme Régulus, il sait servir sa patrie jusqu'à son dernier soupir.

Mais qu'est - il besoin de chercher de grands exemples dans l'antiquité ? La République Française a déjà ses héros. Le vertueux Beaurepaire, aussi-bien que ce Caton d'Utique, tant vanté, a sçu MOURIR LIBRE. Le courage de ce grand homme a étonné l'ennemi, a ranimé la valeur d'une nation belliqueuse, même sous les despotes, & a frayé à tous les Français le chemin qui conduit à l'immortalité.

L'Administrateur est donc une victime qu'on sépare de la foule pour la porter sur l'Autel de la Patrie. C'est là où il faut qu'elle s'immole, où elle doit brûler sans cesse & se consumer pour le salut du peuple.

Vous n'avez envisagé dans vos choix, Citoyens-Electeurs, que le bien public. Vous avez repoussé loin de vous ce patriotisme qui, comme l'insecte, ne paroît que dans les beaux jours. Vous avez rejetté ces fleurs qui ne se sont épanouies qu'au printems de nos calamités. Vous avez écarté ces vertus d'un jour, qui, comme le jeune rameau, se détachent au plus léger souffle, tandis que l'arbre qui a jetté des racines profondes, ne courbe pas même la tête dans les orages.

Mais vous avez fait plus encore, vous vous êtes élevés au-dessus des préjugés du vulgaire. Vous avez sçu distinguer dans un état généralement exé-

cré, les Prêtres-citoyens qui gémiſſent encore plus que vous des égaremens du fanatiſme.

Quelques Lévites perturbateurs avoient étendu un crêpe funèbre ſur la tête innocente comme ſur la tête coupable, la parque fatale ne diſtinguoit pas le fil impur. Nous ſortons tous comme des bras de la mort. En nous appellant à l'Adminiſtration, vous ouvrez nos tombeaux, & ſemblables aux Dieux, vous reſſuſcitez les morts.

Les méchans diront-ils encore que les Français n'ont en vue que d'anéantir la Religion, & de détruire ſes Miniſtres? quelle calomnie!

On a renverſé l'ordre du Clergé: mais pouvoit-on former une bonne Conſtitution, & conſerver des corporations deſtructives de l'égalité, ſans laquelle il ne peut jamais exiſter de pacte ſocial?

On nous a enlevé des biens corrupteurs & paralyſés dans nos mains: mais le ſavant Jérôme ne ſe plaignoit-il pas que depuis que l'Egliſe étoit plus puiſſante en richeſſes, elle étoit devenue plus pauvre en vertus? Mais les beſoins & la proſpérité de la plus étonnante Nation de l'Univers, n'y étoient-ils pas intéreſſés? Mais les Curtius, les Décius & les plus grands hommes de la République Romaine, ne ſçavoient-ils pas ſacrifier juſqu'à la vie même, & ſe dévouer aux Dieux immortels dans les grands dangers de la patrie?

Quoi! nous regretterions des privations qui nous rapprochent de la pureté des premiers ſiècles! lorſque tant de généreux défenſeurs arroſent de leur ſang la terre de la liberté, lorſque nous acquérons tant de nouvelles jouiſſances, la Liberté, la ſouveraineté, une Patrie. Elevons-nous à la hauteur de ce généreux Romain, qui aimoit mieux

commander à ceux qui avoient de l'or, que d'en posséder.

On a sacrifié le Clergé, s'écrie-t-on tous les jours dans le monde; quelle erreur! On ne peut jamais dépouiller l'homme de bien, la vertu ne craint point les revers ni toutes les révolutions humaines (1). L'ostracisme & la ciguë ne purent rien sur Aristide & Socrate. Les despotes ne sont plus, les places ne manqueront pas aux gens de bien, & les Prêtres seront toujours assez riches, s'ils sçavent mériter l'estime de leurs concitoyens, & les regards de la patrie (2).

---

(1) Les Prêtres fanatiques me condamneront; il faut les plaindre, ce sont des enfans encore au berceau qui pleurent quand on leur enlève leurs bonbons & leurs hochets.

(2) Les Lévites réfractaires sont déportés, & le même cri contre les Prêtres se répète d'une extrêmité de la France à l'autre, tant les impressions une fois reçues, s'effacent difficilement. Les Prêtres, grand Dieu! qui tous constitutionnels, perdroient à la contre-révolution leurs places, toute leur fortune, la vie même, qui ne trouveroient aucun azyle sur la terre des despotes; les hommes les plus intéressés au soutien de la République, en ébranleroient les fondemens, & creuseroient de leurs propres mains leurs tombeaux! quelle étrange stupidité!

Soulevez, généreux Français, soulevez seulement un coin du bandeau que la prévention retient sur vos yeux, & vous verrez les Curés, dès le principe, se réunir au Tiers dans les Etats-généraux, & dédaignant les menaces & l'or de la noblesse sacerdotale & séculière, faire pencher la balance & opérer la révolution. Vous verrez un Curé de Paris à la tête de la Commune, confiée à ses soins, marcher aux Invalides pour y prendre les premières armes qui ont brisé nos fers. Vous verrez les Orateurs Fourcade & Gonchon, à leur retour du Département d'Eure & Loire, attester en plein Sénat que les

Prêtres

Prêtres parlent au nom des Loix, prêchent le respect des propriétés, & que sans la grande majorité d'entre eux, les Départemens seroient plus souvent le théatre des séditions. Vous verrez le brave Curé de Saint-Etienne toujours au premier rang des Troupes de la République, faire pâlir les dévâstateurs de la Vendée. Vous verrez l'intrépide Curé de Pollestre, nouveau Coclès, défendre seul le camp de Mafden, ramener en triomphe les vivres & les effets de campement, mériter les éloges de la Convention & la reconnoissance de la Patrie. Vous verrez, enfin le vertueux pasteur de Savenai, braver les tourmens les plus recherchés & mourir plutôt que de prononcer le nom d'un Roi. Loin de céder, comme tant d'autres, à l'amour de vivre, à l'empire de la nature, ce généreux martyr de la Liberté a su s'élever à la hauteur des Simoneau, des Pelletier, couverts d'une gloire si pure, son ame sublime a voulu laisser à ses concitoyens un grand exemple. Sous le fer des assassins & baigné dans son sang, il a terminé sa vie immortelle, par ces derniers soupirs, LA NATION, LA REPUBLIQUE. Cherchez dans toute l'antiquité, & vous ne trouverez pas une fin plus glorieuse. Il n'est pas au Panthéon, ce ne sont pas les Décrets qui donnent l'immortalité, ni les bulles l'apothéose. Trop peu de larmes ont arrosé sa tombe ; mais la postérité l'attend. Sur les décombres des préjugés, la main du temps qui renverse les préventions des hommmes, élèvera son buste immortel.

A AUXERRE, de l'Imprimerie de BAILLIF, 1793.

82 144